

**Colloque « Filiations intellectuelles dans la littérature québécoise »
Congrès de l'Acfas, 15 mai 2006, Université McGill**

Aux expressions « filiation intellectuelle » ou « filiation littéraire », on a souvent accordé le sens de tradition et de continuité. Reliant entre elles des œuvres aussi nombreuses que diverses, la filiation aurait le pouvoir de rassembler l'hétérogène et le multiple, et d'imposer au domaine littéraire — pourtant traversé par différents courants esthétiques et historiques — une cohérence implicite. Mais à la filiation s'attachent également des ruptures brutales, des sauts temporels, des écarts qu'il convient de prendre en compte. Les fils (ou les filles) sont-ils toujours les dignes héritiers de leurs parents? Les parents transmettent-ils vraiment les héritages qu'ils croyaient léguer?

En d'autres mots, quels sont les cas emblématiques de filiations intellectuelles dans la littérature québécoise (que l'on songe aux nouvelles catégories critiques — les « migrants », les « anglo-québécois » etc. — ou à l'inscription des œuvres d'autrui, tant littéraires, cinématographiques que picturales, dans des textes particuliers)? Que véhiculent ces emprunts symboliques? Ont-ils un impact sur la forme des œuvres? Sur leur thématique? Où se situent les frontières entre héritage, émulation et plagiat?

À partir de l'examen d'œuvres littéraires québécoises parues depuis le début du XX^e siècle, les chercheurs réunis dans le cadre de ce colloque se proposent de réfléchir sur les enjeux et les apories de la notion de filiation intellectuelle.

I. Présidente de séance, Roxanne Roy (Études littéraires, UQAR)

9 h 15 : Julien Goyette (Département des sciences humaines, UQAR), « De la difficulté d'hériter en histoire »

Les historiens se montrent parfois des « fils » ingrats, chaque génération — ou cohorte — ayant tendance à s'ériger en juge de la précédente, niant, exaspérant ou même descendant en flammes son œuvre. Si les historiens et les épistémologues ont maintes fois insisté sur le caractère révisable des interprétations historiques, il reste beaucoup à dire sur la difficulté d'hériter au sein d'une discipline dont la dynamique constitutive est justement de se renouveler constamment.

L'histoire est-elle réductible à une subjectivité ou, pour le dire autrement, est-elle vouée à recommencer de zéro à chaque historien? Existe-t-il des schémas interprétatifs qui transcendent les lectures circonstanciées et qui assureraient une forme de continuité entre les différentes générations?

Ma communication s'attardera sur le problème de la *filiation intellectuelle* en ce qu'il se pose dans un secteur de la connaissance où le relativisme des interprétations et le culte de l'originalité brouillent les emprunts et masquent les permanences. Souvent dans la corporation, comme le souligne Antoine Prost dans ses *Douze leçons sur l'histoire*, l'historien se sent obligé de choisir entre deux postures valorisantes : celle du novateur et celle du démystificateur. Ainsi, sur la grande scène de la pratique historique se joue et se rejoue sans cesse, du moins en apparence, la querelle des Anciens et des Modernes. L'historiographie regorge de ces conflits de succession qui font le miel des historiographes et où se mélangent arguments scientifiques et stratégies discursives de légitimation. Je propose d'ailleurs d'illustrer mon propos en puisant dans les abondantes réflexions des historiens québécois sur l'histoire depuis Charlevoix au XVIII^e siècle.

9 h 45 : Dominique Garand (Études littéraires, UQAM), « Tradition et espace dialogique »

Je me propose de dégager des réflexions qui jalonnent mon essai *Accès d'origine* (Hurtubise HMH, 2004), ce que l'on pourrait appeler une conception de la tradition littéraire québécoise. Cette réflexion s'inscrit dans l'orbite d'une pensée de la filiation, ou de la transmission, et tiendra compte de certains motifs comme la fidélité, le legs, l'origine et son devenir, ou encore de la dialectique entre continuité et rupture, entre singularité et mémoire collective. Il s'agira d'envisager la tradition comme un espace dialogique facteur d'invention.

J'interrogerai d'abord la composante institutionnelle de la tradition et de la filiation. L'institution sera ici évaluée dans son rôle de « gardienne de la mémoire commune ». En jetant un coup d'œil du côté de la littérature québécoise, je demanderai si une ou des traditions spécifiques sont repérables. Il s'agira moins de fixer une tradition (dans le but de la contester ou de la promouvoir) que d'exposer les conditions qui la rendent ou non possible. Il faudra voir également si ces traditions sont assumées de manière consciente (disons, à partir de principes esthétiques) ou si elles sont déterminées par des contraintes sociohistoriques, des habitus, etc. Ces questions nous conduiront à la question de la valeur : qui la crée? comment s'établit un consensus à son sujet?

Loin de m'en tenir à un exposé purement théorique sur ces questions, je compte articuler ma réflexion à quelques cas exemplaires tirés de l'histoire littéraire québécoise.

10 h 15 : Anne Caumartin (Lettres françaises, Université d'Ottawa), «Contre et avec : la dissidence comme esthétique d'affiliation»

Cette communication veut mettre sous la loupe le lien qui semble obligé entre la notion de filiation (plus précisément, son implicite de génération) et celle de rupture, ou du moins, d'*écart différenciateur*. Seront examinées, d'une part, la position ontologique de la notion de génération (la nécessité de récuser un système pour consacrer sa différence) et, d'autre part, sa dimension effective (le double phénomène de renouvellement et d'affrontement des générations constituant l'un des principaux facteurs de changement culturel). Or, cette constitution de la notion de génération qui s'établit au détriment d'un effort d'affiliation peut être interrogée par la production littéraire contemporaine en quête de pères, de mères. Il s'agira de voir vers quelle(s) conception(s) de la filiation aiguille la littérature québécoise en abordant des discours tant collectifs (manifestes de groupes de pensée ou textes fondamentaux qui en ont la valeur) qu'individuels (romans contemporains).

10 h 45 : Pause

11 h : Michel Biron (Langue et littérature françaises, McGill), « La figure de l'autodidacte »

La figure de l'autodidacte, «qui apprend sans maître» selon le sens étymologique du mot, est courante en littérature. Elle l'est tout particulièrement au Québec où abondent les exemples d'écrivains majeurs qui se présentent comme des autodidactes. C'est le cas notamment de plusieurs poètes de la génération de l'Hexagone, comme Roland Giguère, Gaston Miron et Fernand Ouellette. Au-delà des trajectoires singulières, il y a là un phénomène plus général qui permet, par hypothèse, de réfléchir au sens que donne cette génération à l'idée de culture, et plus précisément à celle de culture classique.

11 h 30 : Frédéric Rondeau (Langue et littérature françaises, McGill), « Gilbert Langevin, réquisitoire d'une singulière solidarité »

Au questionnement porté sur la filiation intellectuelle, l'œuvre du poète Gilbert Langevin répond par une énigme. L'auteur de plus de vingt-cinq recueils publiés entre 1959 et 1993 résiste au classement de l'histoire littéraire et parvient à échapper à ses dénominations les plus larges. Désigné tour à tour comme un poète « underground » (P. Nepveu), comme « le dernier des poètes de la Révolution tranquille » (M. Biron) ou encore comme un auteur dont la « constance et [la] sincérité résumerait à elle seule tout le chemin parcouru par la génération immédiatement postérieure à celle de l'Hexagone » (F. Ricard), Langevin semble inclassable. À ces désignations ajoutons le caractère intransigeant et sans compromission de sa poésie. Tout au long de ses recueils, Langevin demeurera fidèle à ce style bref, forgé par l'aphorisme. Mais sa filiation poétique s'inscrit aussi dans l'amitié et le geste fraternels de la dédicace, à Gaston Miron à qui *Poèmes à l'effigie* est offert, mais aussi, notamment, à Hubert Aquin, Pauline Julien, Paul Chamberland, Gilles Hénault. La poésie de Langevin ne témoigne pas de la quête d'une identité propre. Elle ne peut provenir de quiconque; elle ne peut appartenir et ne peut se transmettre à quiconque. Elle ne peut être, en ce sens, que la « première » et la « dernière » poésie, se réclamant d'un absolu, d'une action unique, d'un tout pour le tout. Poèmes intimistes, poèmes de la révolte commune, poète de l'hétéronymie personnelle, le visage usé de Gilbert Langevin s'efface dans le vers et expose la « pathologie [universelle] de l'individu » (M. Biron), une singularité commune, une singulière solidarité.

12 h -14 h : Dîner

II. Présidente de séance : Sarah Rocheville (Département de français, Université du Manitoba)

14 h 00 : Maxime Prévost (Lettres françaises, Université d'Ottawa), « Le XIX^e siècle d'Hubert Aquin »

Le XIX^e siècle d'Hubert Aquin a ceci de particulier qu'il est essentiellement britannique. J'ai déjà eu l'occasion de commenter la dette symbolique du romancier de l'émancipation nationale envers Lord Byron (cf. «Présence de Lord Byron dans *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin », *Voix et images*, XXX, 1, automne 2004, p. 107-118). Or ce paradoxe n'est pas celui d'un seul roman : Hubert Aquin, sans doute l'un des plus ardents nationalistes de notre littérature, était anglophile.

Cette conférence s'intéressera au XIX^e siècle littéraire et symbolique qui se fait jour dans *Trou de mémoire*, insistant surtout sur le rôle discret mais décisif qu'y jouent les références à Arthur Conan Doyle et à Thomas de Quincey. Les filiations intellectuelles et esthétiques qu'Aquin aurait voulu instituer entre le Québec et la Grande-Bretagne sont-elles demeurées lettre morte? Faut-il les considérer comme une provocation ou, plutôt, comme l'affirmation d'un ethos national mixte? Pourraient-elles revêtir une nouvelle pertinence lors d'un éventuel troisième round référendaire?

14 h 30 : Martine-Emmanuelle Lapointe (Langue et littérature françaises, McGill), « “Qui lira Charles Guérin dans cinquante ans?” Le legs d'Octave Crémazie aux essayistes contemporains »

« Qui lira *Charles Guérin* dans cinquante ans? », demandait Octave Crémazie à son correspondant, l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Et, osant faire référence à son œuvre poétique, l'épistolier d'ajouter : « qui songera à mes pauvres vers dans vingt ans? » Crémazie avait raison... On ne lit plus guère *Charles Guérin* aujourd'hui, et ses pauvres vers, pourtant publiés et célébrés en leur temps, ont été éclipsés par sa correspondance privée, dans laquelle on trouve sans doute les constats les plus éclairants sur la littérature canadienne-française de la fin du XIX^e siècle. Constituée d'écrits intimes devenus publics (grâce à l'intervention de Casgrain), la correspondance illustre à merveille le paradoxal destin de l'œuvre : inachevée, d'une lucidité trop aiguë et par là même anachronique, elle a pourtant été reprise et commentée par certains essayistes contemporains (Gilles Marcotte, Jean Larose et Michel Biron notamment) et a ainsi connu une seconde vie. La présente communication reposera plus particulièrement sur la lecture de *Littérature et circonstances* de Gilles Marcotte et de *L'amour du pauvre* de Jean Larose. Il s'agira pour l'essentiel de cerner, en partie du moins, le legs d'Octave Crémazie et de voir comment il permet d'interroger et d'ébranler le statut de la littérature québécoise contemporaine.

15 h : Pause

15 h 15 : Claire Jaubert (Études françaises, Université de Montréal), « Du défilé à l'affiliation : Le sort de la France littéraire dans l'œuvre de Réjean Ducharme »

À la seule lecture des romans et des pièces de Réjean Ducharme, on aurait pu dresser un inventaire onomastique des auteurs français cités, explicitement ou non : de Corneille à Lautréamont en passant par Jarry ou Rimbaud, la liste aurait été longue et fastidieuse. Et quand bien même on aurait pu chiffrer et relever les noms français convoqués par Ducharme, ce total n'aurait présenté qu'un intérêt tout relatif car ce n'est pas tant la question de la présence (plus ou moins quantifiable) de la tradition littéraire française que la façon dont celle-ci est traitée (ou maltraitée) par l'auteur qui paraît probante dans le cas de Ducharme.

Nous nous fonderons sur la problématique des relations interculturelles pour comprendre cette relation pour le moins bâtarde : si les paradigmes, en ce qui concerne Ducharme, ne sont pas exactement identiques à ceux des écritures migrantes par exemple, il semble que l'on puisse tout de même parler de relations interculturelles, au moins dans une certaine mesure, si l'on en croit la présence de la France littéraire dans son œuvre (entendons ici l'œuvre romanesque et dramatique, encore que nos propos s'appuieront essentiellement sur des extraits tirés des romans). Nous nous intéresserons donc à la relation intertextuelle (puisque la relation interculturelle est ici uniquement d'ordre textuel) que Ducharme entretient avec la France des textes et des auteurs, en essayant de comprendre comment est posée la question de la France littéraire dans ses textes, puisque celui-ci n'intervient jamais de façon métatextuelle, s'abstenant de tout commentaire public sur ses choix esthétiques.

15 h 45 : Yvon Rivard (Langue et littérature françaises, McGill), « De Rilke à Vadeboncœur »

Si j'examine mon expérience littéraire et intellectuelle dans la perspective des filiations, j'y reconnais tout à fait cette « absence du maître » analysée par Michel Biron, dans la mesure où les écrivains qui ont été mes maîtres (R. Rilke, P. Handke, V. Woolf) m'ont conforté dans le sentiment de n'avoir pour seule identité que celle de l'artiste qui se crée lui-même et crée le monde à chaque instant, condamné, et heureux de l'être, à vivre dans le temps circulaire d'un « perpétuel recommencement » (Saint-Denys Garneau), à « vivre tout étonné au milieu du grand loisir » (J. Ferron). J'aurai mis des années à entendre l'avertissement de Pierre Vadeboncœur, à savoir qu'on ne peut vivre et écrire ainsi éternellement dans le rêve, hors du désir, hors de l'histoire, sans risquer de mourir endormi, sans que la première heure de vie vienne brutalement la dernière. Quand l'enfant prodigue (« celui qui ne voulait pas être aimé », selon Rilke) entend cette voix, il rentre à la maison.